

Prologue

Mardi 31 décembre 2013 23 h 30, Neuilly-Sur-Seine

Assis à son bureau, Anthony fixait sans le voir un dossier papier ouvert devant lui. C'était le soir de la Saint-Sylvestre. Il aurait dû être ailleurs, en train de faire la fête avec des amis, et pourtant, il était au travail, à une demi-heure du passage à la nouvelle année. Il aurait dû être ailleurs, il aurait *pu* être ailleurs. Christophe l'avait encore convié à ce qu'il appelait une "soirée testostérone". Plusieurs fois déjà, le jeune homme avait décliné ces invitations. Ça devenait trop dangereux. Ils avaient senti le vent du boulet une fois, mais, grâce à l'entregent de leurs parents respectifs, toute la bande s'en était sortie sans dommage. Cela avait demandé un certain nombre de services à rendre, des soutiens à apporter, des campagnes à financer, des acrobaties juridiques à accomplir et bien d'autres choses, et tout n'était pas encore remboursé, loin de là. Il suffisait d'imaginer qu'un jour, ce ne soient plus des plaintes qui soient déposées, mais que des proches, faisant fi de la loi, s'attaquent à eux directement et physiquement. Des fous et des désespérés, il en côtoyait tous les jours dans son cabinet d'avocat. Et puis, il y avait la mort de Dimitri, dans des conditions bien étranges.

La mort. L'assassinat, oui ! Et l'enquête piétinait. Heureusement, personne n'avait encore pensé à fouiller vraiment dans son passé, ni, par ricochet, dans le leur. Bref, Anthony était seul, ce soir, dans ces bureaux installés au cœur d'un hôtel particulier parcellé en plusieurs espaces de travail. Il avait entendu les occupants partir les uns après les autres et avait fermé la porte à clef derrière la femme de ménage. C'est pourquoi, quand il sentit un courant d'air traverser la pièce, il fut étonné. Il releva la tête, tandis que la salle se refroidissait à toute vitesse. Il eut à peine le temps d'apercevoir une silhouette sombre devant lui, tandis que quelque chose venait enserrer son cou et qu'un objet pénétrait sa bouche qu'il ouvrait pour crier. Dans la fraction de seconde que dura son agonie, il se sentit violé, déchiré par tous les orifices ou presque, ses oreilles et son nez étant épargnés. Sa mort fut brutale et soudaine et un brin de lilas noir fut déposé sur le dossier ouvert devant lui.

CHAPITRE PREMIER

Mercredi 1^{er} janvier 2014 15 h, Neuilly-sur-Seine

— Bon qu'est-ce qu'on a ?

Le commissaire Sandre, le manteau à moitié déboutonné, s'adressait à son adjoint, un trentenaire sympathique.

— Bonne année commissaire. Anthony Charmeroy, vingt-cinq ans.

— Ouais, c'est ça. Bonne année à vous aussi Brécout. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— On l'a retrouvé les vêtements déchirés, la bouche ouverte, violé par tous les trous, par quoi, on ne sait pas encore, et étranglé. On a trouvé des fibres végétales noires suffisamment grosses pour qu'on les reconnaisse à l'œil nu, et cette branche de fleur, là. On dirait du lilas, mais noir. C'est son frère aîné qui a appelé les confrères. Sa mère l'avait envoyé chercher. Il était en retard pour le sacro-saint repas de la nouvelle année. Le frangin est d'abord passé chez lui. Comme il ne répondait pas à l'interphone, il est monté (il a les clefs), il a trouvé l'appart vide et la certitude que le gars n'y avait pas dormi la nuit précédente, une histoire de maniaquerie sur les fringues, il vous expliquera. Du coup, il l'a appelé sur son portable, puis sur la ligne perso du bureau, et comme il n'avait toujours aucune réponse, il est passé ici. Il a essayé d'entrer, mais la porte était fermée de l'intérieur avec les clefs dans la serrure. Il a sonné, a retenté le mobile et la ligne fixe du cabinet, et a fini par faire le cent douze.

— Une idée du responsable ?

— Non, aucune.

— Docteur, qu'est-ce que vous pouvez nous dire, heure du décès, arme utilisée ?

Le légiste, en combinaison anti contamination, sur-chaussures, charlotte et gants enfilés, se tenait penché sur le corps.

— Au vu de la rigidité cadavérique, je dirais que le décès a du survenir entre vingt-trois heures et une heure du matin. Apparemment, mort par strangulation. Par quoi, je l'ignore. Pas de traces de ligatures. La victime est morte là où elle se trouve. Maintenant vous dire comment on a pu lui faire subir tout ça sans laisser la moindre trace, la moindre empreinte, pour le moment, je n'en ai aucune idée. On a fait tous les prélèvements possibles et imaginables. On vous attendait pour la levée du corps. Ce qui me chiffonne le plus, c'est cette expression de terreur absolue sur le visage de la victime.

Sandre prit un air pensif.

— Cette configuration, ça me rappelle vaguement une enquête, là, ces fibres végétales, la position du corps, la branche de lilas noir. Parce que ce n'est quand même pas commun, le lilas noir. Je crois même que ça n'existe pas. Ça ne s'est pas passé chez nous mais ça me dit quelque chose. Vous faites une recherche ?

— D'accord patron.

— Bon, sinon, le profil de la victime ?

— Jeune homme de bonne famille. Vient de finir ses études et de s'installer comme avocat. A repris l'étude de Papa. Ne s'occupe que de ses pairs. Gagne beaucoup d'argent. Bref, un pauvre petit garçon riche.

— Des signes d'effraction ?

— Aucun. Et les portes et fenêtres étaient fermées de l'intérieur. Mais on s'est visiblement acharné sur la victime. Et pourtant, il n'y a aucune trace de blessure défensive ni de ligatures

— Mais il ne s'est quand même pas laissé faire ??? Il a bien dû au moins hurler, crier, supplier, enfin faire du bruit quoi ! Personne n'a rien entendu ?

— Ces hôtels particuliers abritent surtout des bureaux. Et hier soir, c'était la Saint Sylvestre. Je doute que qui que ce soit ait pu entendre ce type même s'il avait fait un barouf du tonnerre. En plus il en avait apparemment dans la bouche. Alors, pour crier...

— Pff ! Comme si on avait besoin de ça pour la nouvelle année. Un fils à Papa qui se fait zigouiller salement. Je vous parie mon billet qu'on va être convoqué dans le bureau du divisionnaire avant ce soir, avec pression et menace du préfet, du directeur de cabinet, du ministre... Bref, c'est la merde !

CHAPITRE II

Samedi 14 février 2009 23 h Neuilly-Sur-Seine

Lyla sentait son cœur battre la chamade, la main blottie dans celle de Christophe. Elle était heureuse ce soir. Il avait été parfait, l'emmenant dîner dans un restaurant romantique, lui offrant non des roses rouges mais des lilas, qu'il avait dû commander et payer très cher, car elle savait bien que ce n'était pas la saison. Le repas avait été exquis et, au dessert, il avait déposé un écrin devant elle. Elle l'avait ouvert, toute tremblante, et y avait trouvé une petite clef en argent au bout d'une chaîne du même métal.

—Voilà ! Je t'offre la clef de mon cœur, avait-il dit.

Alors, oui, elle était heureuse, ce soir de Saint-Valentin. Même si elle ne savait pas où il la conduisait, elle lui faisait confiance, il l'aimait, n'est-ce pas ? Il lui avait juste dit qu'il voulait la présenter à ses amis. C'était bon signe, ça non ? Ça voulait dire que c'était du sérieux entre eux, qu'elle n'était pas juste une passade.

— Tu vas voir, ils sont super sympas ! Par contre, comme ceux qui seront là sont tous célibataires, il n'est pas impossible que les filles ne soient pas encore arrivées : tu sais ce que c'est. Les gars, dès qu'il y a un coup à boire, ils arrivent en avance et les filles se font toujours attendre ! Toi, comme t'es avec moi, tu seras à l'heure ! En plus t'es bonne c'est pas Dieu possible et si les filles sont déjà là, elles vont pas être sympa, alors que si y a que des mecs, eux ne seront pas jaloux de ta beauté. Ça permettra de te sentir plus à l'aise quand elles arriveront.

Elle estimait que ce qu'il disait n'était pas faux, après tout. C'est vrai qu'en général, les filles la voyaient arriver d'un mauvais œil. Elle trouvait même plutôt élégant de sa part de lui éviter ce désagrément en faisant en sorte qu'ils arrivent un peu plus tôt. Il avait décidé tout du prince charmant. Et dire qu'elle l'avait rencontré dans la boutique où elle travaillait. Il cherchait un bouquet de fleurs à offrir à sa maman pour son anniversaire. Elle avait trouvé ça trop mignon. Et puis il était tellement beau ! Bon parfois il avait de drôles d'écarts de langage, tel ce « t'es bonne », mais après tout ce n'était pas grand-chose et elle ne voulait pas s'en formaliser. Tous les garçons de son âge ou presque parlaient des filles de cette façon.

Sa tenue de ce soir, c'est lui qui l'avait choisie, et, comme elle la trouvait un peu "légère", il avait rétorqué qu'elle avait un manteau bien chaud, donc elle ne risquait pas de prendre froid. Elle portait donc une robe mauve dont le haut était en dentelle et la jupe un envol de mousseline qui dansait autour de ses jambes. Il voulait qu'elle porte des bas, mais elle avait tenu bon. Ce mois de février était décidément bien froid et seul un collant lui semblait supportable. Il avait fini par céder quand elle lui avait dit qu'elle ne sortirait qu'à cette condition, il avait même semblé surpris de la voir faire preuve de décision. Elle n'était pas la petite fleur délicate et effacée qu'il s'imaginait. Pour le moment, un nuage de buée s'échappait de sa bouche délicatement maquillée. Ça aussi ça avait été une source d'agacement : il voulait qu'elle se fasse des yeux de biche ET qu'elle mette un rouge à lèvres violet vif. C'était bien un homme ! Rien de plus vulgaire ! Elle a tenté de lui expliquer qu'on ne mettait pas en valeur Et les yeux Et la bouche. C'est l'un ou l'autre. Elle avait trouvé le dialogue un peu surréaliste, mais elle se disait que c'est juste parce qu'il ne savait pas

— On ne force pas le trait sur tout le visage, Chris. Il faut que tu fasses un choix, ce sont les yeux ou la bouche ! Alors, qu'est-ce que tu préfères ?

— J'adore quand tu fais tes yeux de biche. Je te trouve hyper canon comme ça. Mais quand ta bouche porte une couleur vive ça me fait bander grave !

— On ne va plus au restaurant

— Ben si, pourquoi ?

— Imagine que cela fasse aux autres hommes le quart de ce que ça te fait ? Alors tu préfères quoi ?

— Pour le resto, les yeux, c'est sûr ! Mais après, tu pourrais peut-être...

— Ne pas mettre l'accent sur la bouche ne veut pas dire ne pas la maquiller, tu sais ? Simplement, la couleur sera moins vive, et je ne peux pas mélanger deux couleurs. Ça ne va pas

— T'es sûre ? Parce que j'ai déjà vu des filles changer de rouge à lèvres en cours de soirée !

— Ben ça ne devait pas faire très net alors.

Fin de la discussion. Cela l'avait quelque peu mise mal à l'aise, cette obsession pour les lèvres très maquillées. Si encore elle avait eu les lèvres fines ! Mais elle avait une bouche gourmande qu'un rouge à lèvres *flashy* aurait rendue vulgaire. Or déjà qu'elle n'était pas "née" comme on dit, enfant issue de la DASS, elle prenait bien garde à ne pas renforcer le cliché.

— C'est encore loin ? demanda-t-elle juchée sur des escarpins assortis à sa robe et son manteau.

— Juste là, regarde, dit-il en poussant le portillon d'une résidence huppée.

On était dans les beaux quartiers de Neuilly-sur-Seine, et cela se sentait rien qu'aux enceintes des copropriétés. Et beaux quartiers, à Neuilly-sur-Seine, bien que semblant être un pléonasme, voulait dire quartiers très très huppés. Ils traversèrent une sorte de jardin clos pour atteindre un bâtiment cossu, dont l'entrée se méritait : pas moins de trois passages de digicode. À se demander comment les personnes âgées faisaient pour se souvenir de tout ! Ils pénétrèrent dans un ascenseur dont Christophe, à la surprise de Lyla, appuya sur le niveau moins un.

— Mais tu m'emmènes où, là ? Au parking ?

— Mais non, t'inquiète ! En fait, quand on était plus jeunes, on se prenait pour des rockers, et les parents d'Anthony nous ont prêté leur cave. On l'a insonorisée, et puis, quand on en a eu marre de se la jouer rebelle, on l'a utilisée pour faire nos fêtes, et voilà ! Comme ça, on dérange personne, et personne vient nous faire chier.

Sortant de la cabine, ils se retrouvèrent dans un couloir de pierres nues, un peu froid et sinistre. Lilas frissonna

— Tu as froid ? Ça ne va pas durer. Dans la salle il fait chaud. Et puis tu sais, avec une dizaine de mecs dedans, risque pas de faire frisquet.

Ce n'était pas la température qui donnait la chair de poule à la jeune fille, mais plutôt l'ambiance et l'idée de se retrouver avec autant de garçons dans une pièce d'un maximum de vingt mètres carrés. Ils s'arrêtèrent devant une porte blindée d'où sortaient des rires gras de troisième mi-temps. Christophe tapa une sorte de code et, quelques secondes plus tard, on leur ouvrit. Une vague de chaleur odorante — le jeune mâle en pleine forme — et un brouhaha masculin vinrent assaillir la jeune fleuriste, l'étourdissant un peu. Des bras vigoureux l'attirèrent à l'intérieur, pendant que d'autres s'occupaient à lui ôter son manteau.

— Putain Chris, t'avais pas menti. Elle est super bonne la petite !

— Ah ça va, parle pas comme ça, mec, tu va l'effrayer !

Et en effet, elle commençait à avoir légèrement peur, la *petite*. Elle se sentait observée, décortiquée, lorgnée, bref, regardée, mais avec concupiscence. Et cela la gênait, vraiment. Quelqu'un lui glissa un verre dans la main, elle le porta à son nez et trouva l'odeur d'alcool particulièrement forte, même si la couleur laissait plutôt à penser à du jus de fruits et du sirop. Elle fit mine de boire, tenta de retenir tous les prénoms, mais eu du mal, tout en se rapprochant discrètement de la table. D'un coup d'œil, elle localisa un verre vide, vérifia que personne ne la regardait et vida les trois quarts du sien dedans. Elle fit mine de boire une gorgée et se tourna vers l'assemblée de garçons. Christophe lui avait certes dit que les filles arriveraient un peu plus tard, mais là, ça commençait à faire long. Les garçons s'alcoolisaient gaiement et il y avait régulièrement quelqu'un pour vérifier qu'elle avait un verre en main et qu'il n'était pas vide. Au bout d'une bonne demi-heure environ, ils commencèrent à se montrer de plus en plus familiers, et son angoisse montait. Juste avant que tout bascule, elle entendit clairement son petit ami dire à l'un de ses copains :

— Non, mais c'est bon, là. Elle doit bien en être à son quatrième verre et le cocktail est vigoureusement dosé. Déjà qu'avec deux verres de vin, elle est pompette... Là, elle doit être cuite, vous pouvez y aller.

Ils y allèrent en effet, sans prendre le moins du monde en compte ses refus, ses plaintes, ses cris. Ils la maintinrent, chacun leur tour, tous les onze, lui arrachant sa robe, puis ses collants et ses sous-

vêtements, rigolant comme des débiles mentaux, faisant des paris ignobles. Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Ce devait être un cauchemar, n'est-ce pas ? La nonchalance avec laquelle ils la brutalisaient la terrifiait. L'un d'entre eux, plus jeune de toute évidence, semblait ne pas vouloir prendre part à la fête, se faisant chahuter par les autres jusqu'à ce que, partagé entre une excitation malsaine et une sorte de honte, il la viole aussi. Maladroitement.

Ils ne se disputaient même pas, la prenant qui par-devant, qui par derrière, par la bouche et parfois les trois à la fois. Comme elle se débattait, ils la frappèrent, la mordirent, usèrent de son corps à volonté, comme d'une poupée gonflable. Elle n'était plus qu'un pauvre pantin désarticulé dont l'esprit s'égarait, épouvanté de ce que sa personne subissait. Il lui sembla que cela durait des heures. Elle entendait Christophe commenter. Il lui passa dessus, lui aussi, lui disant :

— Mais qu'est-ce que tu t'imaginais, pauvre cruche ? Qu'une simple petite vendeuse de fleurs pouvait déceimment espérer une vraie relation amoureuse avec un mec comme moi Mais tu sais qui je suis, moi ? Tu sais qui on est, mes potes et moi ? Mais grognasse, on vaut un million de fois plus que toi !

Elle perdit connaissance, ne sut pas s'ils avaient continué après. Quand elle rouvrit les yeux, elle était seule, dans le noir. Atteignant un mur, elle trouva la lumière à tâtons, chancelante, l'estomac au bord des lèvres. Elle voyait bien qu'elle saignait, qu'elle était marquée, mais, pour le moment, elle ne sentait rien. Rien qu'un immense néant. Elle ramassa ses chaussures éparpillées avec ce qui restait de ses vêtements aux quatre coins de la pièce. Comme un automate, elle se chaussa, attrapa son manteau, intact, lui, puis, voyant des sacs en plastique sous la table, en pris plusieurs. Dans l'un, elle glissa sa robe en chiffon, et ses sous-vêtements, dans un autre, sans même savoir pourquoi. Elle entassa un maximum de verres usagés, et enfin, dans un dernier, elle vida le cendrier. Pourquoi Elle n'aurait su le dire. Il fallait juste qu'elle le fasse. Elle les ferma le mieux qu'elle put, puis elle sortit de la pièce. Après maints errements, titubante, les jambes flageolantes, chacun de ses muscles faisant de la résistance, elle trouva une sortie. Ce devait être l'accès de la personne chargée de l'entretien.

Une fois dehors, le froid la happa, engourdissant un peu plus s'il était possible ses douleurs. Elle eut du mal à s'orienter. Elle finit par trouver le portillon qu'elle avait passé avec celui qu'elle prenait pour son petit ami quelques heures plus tôt. Elle ne pensait plus, ne réfléchissait plus, jusqu'à ce qu'elle réalise que le commissariat se trouvait à l'autre bout de la ville, alors qu'à moins de deux cents mètres se trouvait l'hôpital américain et son service des urgences. Il ne lui restait plus beaucoup de temps avant que la douleur ne la terrasse, avant que son esprit ne réalise ce qu'il s'était passé, ce qu'on lui avait fait. Une partie de son inconscient luttait pour l'amener à l'abri avant qu'elle ne s'effondre.